

Rajoutons des souches

Mani Soleymanlou

Number 300, Summer 2013

Nous ne sommes pas seuls

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/69412ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Soleymanlou, M. (2013). Rajoutons des souches. *Liberté*, (300), 21–22.

RAJOUTONS DES SOUCHES

MANI SOLEYMANLOU

C'est en descendant dans la rue que l'« Iranien de service »
est devenu Québécois.

PROFESSION : IMMIGRANT

Dialogue véridique :

L'autre : Sami !

Moi : Euh, non, c'est Mani.

L'autre : Manu ?

Moi : Non, Mani... Mani Soleyma...

L'autre : Woah, woah, woah... pas trop vite, là, déjà que Mani c'est assez compliqué.

Je fais partie d'un milieu culturel qui me représente très peu. Quand j'écris « me représente », je porte le manteau de l'immigrant, j'endosse le statut de l'étranger. Pourquoi pas, puisqu'on me le rappelle au quotidien ?

Comment l'ignorer quand mon talent d'acteur était, pendant un certain temps, réduit à ma capacité de faire des accents en provenance d'un monde arabe fictif et « hollywoodisé » ? Et pourquoi serais-je plus Arabe que Québécois, lorsque je ne suis ni l'un ni l'autre, si ce n'est qu'à cause de mon nom ou de mon teint ? Comment l'ignorer lorsqu'on me dit droit dans les yeux que je fais dorénavant partie des *happy beneficiaries of 9/11* en me parlant de mon casting ? Comment accepter les paroles de ceux et celles qui prennent le nom, les croyances et les habitudes d'autrui comme une menace directe ? Comment accepter l'idée qu'Amir Khadir se fasse traiter de « mollah » et qu'on qualifie ses valeurs et idéaux politiques d'« islamisation » du Québec ? Comment avaler des phrases comme « c'est compliqué avec les étrangers », sortant directement de la bouche de « chroniqueurs culturels » ? Il est bien sûr important de nuancer et de souligner que ces exemples ne sont en aucun cas représentatifs de la collectivité québécoise. Mais il est tout aussi important de ne pas les ignorer.

Le jour où nous réussissons à parler en tant que collectivité,

incluant tout ce qu'elle représente, avec tous ses accents, couleurs et traditions, le jour où nous accepterons que notre identité « nationale » ne pourra se définir que lorsque tout citoyen du Québec, peu importe son origine ethnique, s'en sentira partie prenante, nous réussirons à construire ce qui deviendra un héritage culturel québécois représentatif de son peuple.

POSER UNE BOMBE

Il est 22 h. Je suis assis dans le bureau de mon appartement dans Hochelaga-Maisonneuve, là où la palette de couleurs a toujours été celle d'une souche peut-être trop longtemps négligée, ou qui s'est elle-même négligée, bref, là où la palette n'a presque jamais changé, s'étendant de plus en plus dans l'est, de plus en plus au sud, en bas de là côte, où les odeurs de tabac et de levure se mêlent aux regards des putes et des junkies.

Ça fait trois ans que j'y suis, que je tente de m'y installer. C'est ici, dans ces rues, que j'ai le plus l'impression d'être un étranger. Mes yeux croisent le regard d'un Québec que j'apprends à apprivoiser, qui me connaît à peine. C'est assis à cette table, devant ce même écran d'ordinateur, que je me suis mis à réfléchir, il y a de cela trois ans, à l'identité, et plus précisément à la mienne.

J'ai tenté de mettre en mots cette sensation d'étrangeté qui m'habite depuis mon arrivée au Québec pour tenter de comprendre d'où me vient ce sentiment d'être un « étranger ». Je voudrais comprendre pourquoi, après quatorze ans au Canada où j'ai vécu au sein de deux communautés francophones minoritaires, soient celle de Toronto et celle d'Ottawa, c'est seulement au Québec que toutes mes idées sur l'appartenance à un peuple, à un pays ou à une langue ont été remises en question. Comment se fait-il que, finalement, pour la première fois entouré de ceux et celles qui en majorité parlent la même langue que moi, je me sois retrouvé à être l'étranger ?

C'est ce questionnement qui a été à la source de ma première pièce de théâtre. Je me suis remis mille fois en question avant de l'écrire, craignant de mettre le doigt sur un sujet ultrasensible, que la pièce soit perçue comme une attaque, une critique sociale généralisant mes problèmes personnels à l'échelle de toute une province et de ses fiers habitants. J'ai osé le dire, prêt à subir ce qui potentiellement suivrait.

ATTENTAT RATÉ

Sa bouille ronde et sympathique, sa dégaine décontractée, son sens de l'humour, tout cela conspire à donner de lui une image pure ceinture fléchée mâtinée de poutine et de Molson Ex. Et pourtant...

Extrait d'une entrevue avec Nathalie Petrowski

À quelques semaines de la première de ma pièce intitulée *Un*, je me suis armé de courage en me disant qu'il était temps d'aller de l'avant et de défendre mes propos sur le Québec. Près d'une dizaine d'entrevues, de prépapers et de critiques au sujet de la pièce avaient paru et presque personne ne semblait être offusqué ou bousculé par mes propos. Presque personne, dans le public, ne semblait étonné par ce que je pensais être une critique directe du rapport qu'entretient le Québec à l'autre, le nouvel arrivant, celui qui dorénavant peuplerait aussi ce territoire. Ce qui est resté de mes mots était essentiellement un certain exotisme, presque rassurant aux yeux de ceux et celles qui m'avaient entendu, et un étonnement face à ma quête identitaire. Ce que j'ai tenté d'effacer, soit un lien avec une culture en particulier et, surtout, tout lien avec mon héritage culturel iranien, a fait de moi l'Iranien de service. Drôle de hasard. Je me suis prêté au jeu.

CHANGER DE SOUCHE

Pendant longtemps je me suis demandé pourquoi on ne m'avait pas parlé davantage du Québec. Pourquoi, à l'école de théâtre, on ne m'avait pas parlé de la culture québécoise, pourquoi on ne m'avait pas forcé à lire les poètes québécois afin de mieux comprendre le Québec et son peuple. Pourquoi on ne m'avait pas outillé suffisamment afin que je puisse mieux saisir ce dans quoi je m'inscrirais. Je me suis même reproché d'avoir délégué cette responsabilité à d'autres en me disant que j'aurais moi-même dû tenter de m'intégrer dans cette culture et la faire mienne. Cependant, je ne l'ai pas fait, attendant que naisse en moi, comme par magie, cette culture québécoise qui m'était si étrangère. Comme si, un matin, j'allais me réveiller, comprendre, et devenir.

Eh bien, étonnamment, ce matin-là s'est présenté et, en l'espace de six mois, le Québec a changé de peau. La province dans laquelle je vis aujourd'hui a radicalement changé à mes yeux et moi avec elle. Il y a de cela un an, je me suis retrouvé dans la rue parmi des centaines de milliers de Québécois et Québécoises. Les images de manifestations, qui jusqu'au printemps dernier me renvoyaient au pays de ma naissance, se sont tout à coup présentées à moi ici, à Montréal.

Pour la toute première fois depuis mon arrivée, j'ai eu l'impression de faire partie du Québec. J'étais face à l'évidence

que notre désir de cohabitation était en lien direct avec notre devoir social. J'ai porté la couleur de la révolte et c'est cette indignation qui a défini mon appartenance à cette terre. Le carré rouge était devenu le drapeau de mon pays.

Lors de ce même printemps, j'ai aussi rencontré des étudiants du Collège de Maisonneuve qui avaient assisté à *Un*. On m'y avait invité pour parler de théâtre, mais j'ai surtout écouté des jeunes d'origines diverses, une autre génération de Québécois et Québécoises, me parler de leur désir d'intégration et qui, dans dix ans, feront que le visage de la Belle Province arborera les éclats des soleils de l'Orient autant que la puissance du silence du froid. J'étais face à un Québec qui m'était jusque-là inconnu, parce qu'il était inexistant dans mon entourage, mon métier.

*Monsieur, je dis quoi moi quand on me demande d'où je viens ?
Je ne me sens ni d'ici ni du pays de mes parents !
Pourquoi on me demande tout le temps d'où je viens ?
Vous dites quoi, vous, quand on vous parle de l'Iran ?*

Je ne savais que répondre. Je restais là, silencieux, debout. Ils parlaient et moi, j'écoutais. J'ai été témoin de toute une génération qui se demandait aussi ce dans quoi elle s'inscrivait, assoiffée de réponses, de sens à son quotidien, sens qui lui permettrait de mieux apprivoiser l'avenir qui l'attendait. Je me suis retrouvé en dialogue avec une tranche de la société qui, comme moi, se demandait d'où elle venait, où elle vivait. Soudainement, face à tant de doutes, j'étais rassuré. Comme si le doute profond que nous ressentions nous avait rapprochés. Ensuite, nous nous sommes retrouvés côte à côte dans les manifestations. Le temps d'une marche, nous ne nous questionnions plus sur nos origines, notre citoyenneté, sachant que la place la plus importante à occuper, peu importe la provenance du sang qui coulait dans nos veines, était celle-là, dans les rues de Montréal. Nous y étions tous : Québécois de souche, déracinés, jeunes, vieux, mangeux de marde et gratteux de guitare, habités d'une révolte commune, portant fièrement le carré rouge.

Il est ainsi temps que cette terre d'accueil devienne un terrain fertile où l'appartenance à une nation se définira avant tout par une identité commune et un idéal de justice sociale. Alors, notre langue pourra se déployer en force, parce qu'elle représentera un bien collectif, une vision plus large qui nous propulsera vers un avenir, certes incertain, mais qui nous autorisera à créer librement ce qui, dorénavant, nous définira d'abord et avant tout comme individu vivant dans la collectivité. Alors seulement, nous serons capables d'envisager un héritage commun unique et représentatif du peuple. **L**

Diplômé de l'École nationale de théâtre du Canada (2008), Mani Soleymanlou est très actif sur la scène montréalaise, ayant participé à titre d'interprète à plusieurs productions théâtrales remarquées. En 2011, il fonde *Orange Noyée*, une compagnie théâtrale avec laquelle il écrit, met en scène et joue sa première pièce de théâtre, *Un*, présentée au théâtre La Chapelle à l'automne 2012. En 2013, ce solo partira en tournée partout au Canada et en Europe.